



HAL
open science

L'enfant spectateur du monde servile: le Journal de Marguerite

Jean-François Géraud

► **To cite this version:**

Jean-François Géraud. L'enfant spectateur du monde servile: le Journal de Marguerite. Revue historique de l'océan Indien, 2010, Enfance et jeunesse dans les pays du Sud-Ouest de l'océan Indien (XVIIIème - XXIème siècles), 06, pp.264-274. hal-03413743

HAL Id: hal-03413743

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03413743>

Submitted on 4 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'enfant spectateur du monde servile : le *Journal de Marguerite*

Jean-François Géraud
Université de La Réunion
CRESOI – EA 12

Depuis les années 1830, certains éditeurs se sont mis au service de l'Eglise pour récupérer des âmes⁷⁸⁶. Quelques écrivains, proches du romantisme, le tentent par la mise en récit du voyage, dont l'imaginaire élargit les connaissances, tout en célébrant l'enfance comme valeur idéale. *Le Journal de Marguerite*, roman publié en 1857 sous la forme d'un journal intime⁷⁸⁷ par Victorine Monniot (1824-1880)⁷⁸⁸ qui séjourna avec sa mère à l'île Bourbon de 1835 à 1845, s'inscrit dans cette configuration. L'ouvrage, pétri de morale chrétienne, connut un grand succès dans les institutions d'enseignement religieux et les couvents français jusqu'au début du XX^e siècle, popularisant le personnage de Marguerite Guyon, qui réapparut ensuite à plusieurs reprises dans l'œuvre de l'auteur.

Ce texte, que Philippe Lejeune range parmi les trois livres culte des demoiselles dans la seconde moitié du XIX^e siècle⁷⁸⁹, cet ouvrage « d'une élégante réalité » qu'Edmond de Goncourt fait lire à l'héroïne de *Chérie* alitée par la scarlatine (1884), paraît en 1858, quand l'île, considérée comme une colonie modèle pour avoir obtenu, trois ans plus tôt, de nombreuses médailles à l'Exposition universelle⁷⁹⁰, et illustrée par les poètes Leconte de Lisle et Auguste Lacaussade, marque seule la présence française dans l'océan Indien. Dans une démarche subtilement démonstrative le livre opère, à l'intention d'un lectorat chrétien de jeunes filles, une habile construction en abyme, dans laquelle les éléments déictiques sont choisis et articulés par le regard d'une enfant, à destination d'autres enfants. La partie de l'ouvrage qui nous retiendra est précisément ce programme qui met en récit, moins d'une dizaine d'années après l'abolition de l'esclavage, la réalité servile qui a été observée.

** ** *

Genèse d'une auteure et d'un ouvrage

Victorine est la deuxième fille d'Elisa Anfrye, qui, dans l'établissement privé parisien où elle a été éduquée, s'est liée d'amitié avec Elisa Oudinot, la fille du

⁷⁸⁶ Francis Marcoin « La littérature française, XVII^e-XIX^e siècles, dans *Livres d'enfance, livres de France*, dir. Annie Renonciat, Hachette, Paris, 1998, 168 p., p. 35-43.

⁷⁸⁷ « Les éducateurs catholiques [le] recommandent comme examen de conscience et les protestants comme moyen de contrôle de soi », Michelle Perrot, *Histoire de chambres*, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 447 p., p. 153.

⁷⁸⁸ Sur Victorine Monniot, on signalera l'ouvrage ancien et hagiographique d'Olivier Lefranc, *Victorine Monniot auteure du Journal de Marguerite. Sa vie, son œuvre*, Paris, 1907, P. Lethielleux, 323 p. ; le texte assez peu informatif d'une conférence faite à l'Académie de La Réunion, le 19 octobre 1933, par Thérèse Troude, professeur au lycée Leconte de Lisle, à Saint-Denis ; et surtout la très belle et riche étude de Madeleine Lassère, *Victorine Monniot ou l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle. Entre exotisme et catholicisme de combat*, Paris, L'Harmattan, 1999, 176 p.

⁷⁸⁹ Philippe Lejeune, « Le Journal de Marguerite », in *Le Récit d'enfance. Enfance et écriture*, sous la direction de Denise Escarpit et Bernadette Poulou, Éd. du Sorbier, 1993, p. 41-62.

⁷⁹⁰ A la grande exposition universelle de Paris (1855), La Réunion obtient 31 médailles, contre 24 à la Martinique et 14 à la Guadeloupe.

maréchal d'Empire rallié au gouvernement provisoire puis à la Restauration et devenu commandant en chef de la Garde nationale de Paris. Reçue dans cette famille noble, elle fréquente la cour de Louis XVIII, où elle est remarquée par le capitaine Monniot, qu'elle épouse, et dont elle aura quatre filles. Nommée gouvernante des enfants du maréchal, Elisa Monniot quitte son service après la révolution de 1830, les enfants de la maréchale ayant grandi. C'est alors qu'elle perd son mari, mort du choléra à Pondichéry où il était en poste. Pour subvenir à ses besoins, elle ouvre un pensionnat à Bar-le-Duc, où elle possède des relations, mais l'entreprise échoue. Elle décide alors de rejoindre sa sœur, Maria Anfrye.

Celle-ci est arrivée à l'île Bourbon dans les années 1820 comme institutrice chez les Bellier Montrose à Bois Rouge (Saint-André). Instruite et distinguée, la jeune fille a su retenir l'attention de Nicole Robinet de la Serve – le futur fondateur des Francs Créoles – qui l'épouse en secondes noces en 1828 ; au courant des difficultés de sa sœur, Maria la presse de s'installer dans la colonie. Mme Monniot s'embarque en juillet 1835 à Brest, à bord de *L'Isère*, avec Victorine qui a onze ans et ses trois sœurs. Le navire atteint l'île Bourbon en novembre 1835. Pendant ce long voyage, Elisa Monniot fait la classe à ses filles et invite Victorine et sa sœur aînée à tenir un journal de bord. Installée dans l'île, elle ouvre d'abord à Sainte-Suzanne un pensionnat pour jeunes filles, mais l'institution périclité, trop proche de Saint-Denis qui possède déjà cinq internats et l'école religieuse des sœurs de Saint-Joseph de Cluny ; en 1838, Mme Monniot perd sa plus jeune fille, Marie Stéphanie, à l'âge de sept ans. Revenue à Saint-Denis en 1840, elle s'associe à madame d'Haudouart dans la direction d'une institution renommée ; l'année suivante, elle la dirige seule avec pour auxiliaire sa fille Victorine, alors âgée de dix-sept ans : comme chez les sœurs de Cluny, l'établissement met en œuvre les méthodes de l'enseignement mutuel⁷⁹¹. Mais en 1845, Elisa Monniot décide de retourner en France, avec deux de ses filles, Victorine et Jenny (qui meurt de la typhoïde pendant la traversée), laissant Charlotte mariée à Saint-Denis. Victorine, qui a vingt et un ans, quitte l'île avec une grande nostalgie, qu'elle exprime dans son roman *Marguerite à vingt ans* : « Adieu ! Adieu, Ô Bourbon, ma seconde patrie, cher pays au cœur généreux et large comme ta riche nature ! ». Seul soutien de sa mère, Victorine donne des cours aux trois filles de l'amiral Bruat⁷⁹², puis aux enfants Blount, riche famille d'origine anglaise.

La littérature enfantine, qui avait émergé vers 1750⁷⁹³, a connu un essor remarquable sous la monarchie de Juillet, qui promeut la famille, augmente le nombre d'élèves, renforce l'emprise de l'Etat et de l'Eglise sur l'école et la société⁷⁹⁴. Les années d'excellence sont la période 1852-1870 : la loi Falloux (1850) impose une école de filles dans les communes de plus de 800 habitants, l'empire autoritaire développe les bibliothèques morales et catholiques : en 1856, Hachette

⁷⁹¹ Dans l'enseignement mutuel, un seul maître est nécessaire pour faire fonctionner une école, secondé par des *moniteurs généraux*, des *moniteurs intermédiaires* etc., jusqu'au niveau le plus bas des élèves débutants, tout le monde apprenant à son niveau et enseignant au niveau inférieur. Le maître unique, de son pupitre, commande toute cette organisation, les élèves étant installés sur de longs pupitres mobiles, organisés en configuration variables suivant les matières et les groupes de niveau. La méthode introduit l'innovation capitale de l'apprentissage simultané de la lecture et de l'écriture, faisant appel à des supports pédagogiques encore peu utilisés, comme l'ardoise ou les tableaux muraux.

⁷⁹² Armand Joseph Bruat (1796-1855) fut gouverneur des établissements de l'Océanie, puis des Antilles au lendemain de l'abolition (1849), enfin nommé commandant en chef de la flotte française lors de l'expédition française en Crimée. Il meurt du choléra en 1855. Sa femme fut gouvernante des enfants de France.

⁷⁹³ Christian Chelebourg, Francis Marcoin, *La littérature de jeunesse*, Paris, A. Colin, coll. 128. Lettres, 127 p.

⁷⁹⁴ Annie Renonciat « Au fil de l'histoire » dans *Livres d'enfance, livres de France*, op. cit., p. 7-29.

créée la fameuse « Bibliothèque Rose »⁷⁹⁵. C'est l'année où Victorine Monniot rédige un premier ouvrage de méditation qu'elle dédie à ses élèves Nelly et Mary Blount, *Dieu et le prochain ou la charité*⁷⁹⁶, opuscule apprécié par l'archevêque de Tours et publié l'année suivante par l'éditeur catholique Mame⁷⁹⁷. Dès lors, confiante en ses talents littéraires, encouragée par l'éditeur lyonnais Régis Ruffet⁷⁹⁸ à écrire un ouvrage moins austère pour jeunes filles, elle décide de faire de son séjour à l'île Bourbon la matière d'un livre qui sera en résonance avec l'intérêt désormais porté à l'Afrique, l'expansion coloniale, l'exotisme. En 1858, la même année que *Les petites filles modèles*, interprétant les thèmes d'une littérature émanée du romantisme qui oriente l'enfance vers les récits d'aventures et de voyages, paraît chez Périsse *Le Journal de Marguerite*, dédié aux enfants de l'île Bourbon⁷⁹⁹.

Une enfant parle aux enfants

Le père de Marguerite Guyon, petite fille de onze ans vivant à Paris, vient d'être nommé gouverneur de Pondichéry. Toute la famille quitte la France pour rejoindre ce poste. Mais après une traversée particulièrement pénible, le gouverneur laisse femme et enfants à l'escale de Bourbon, préférant continuer seul le voyage. La fillette débarque à Saint-Denis le 5 novembre 1835, et l'ouvrage suit sa vie, saison après saison. Dans une intrigue qui ne cesse de se ramifier, certains chapitres évoquent le cadre et le mode de vie insulaires⁸⁰⁰ : « Chaleur étouffante, descente au Barchois, la chaise à porteur, le palanquin ; Invitation pour l'habitation ; Attention des Créoles ; Marguerite et Stéphanie au Champ Borne ; Sainte-Marie, la Ravine des Chèvres ; Description de la maison, installation créole ; Fruits du pays ; Il y a trop de bêtes ; La vanille, la sucrerie, les cotonniers ; Terrible coup de vent », etc. D'autres, la religion qui est l'horizon de la vie des enfants : « Les bons missionnaires ; Premier catéchisme à Bourbon ; Quand le Bon Dieu entrera-t-il dans ma chapelle ? Marguerite apprécie le bonheur d'appartenir à l'Eglise catholique », etc. D'autres sont des leçons de civisme : « Les Créoles sont aussi français que les Français ; Les Créoles ne sont pas indolentes ».

L'un des éléments du succès de l'ouvrage vient de ce que les descriptions, les remarques, les notations sont faites par la plume d'une enfant qui regarde toutes choses avec des yeux d'enfant⁸⁰¹. Les héroïnes parlent selon leur âge, leur milieu, leur caractère, et de ce fait, leurs confidences sont peu banales et d'une convaincante vérité ; l'auteur a la faculté de vivre la vie des enfants et de penser, de parler comme

⁷⁹⁵ Francis Marcoïn « La littérature française, XVII^e-XIX^e siècles », dans *Livres d'enfance, livres de France*, op. cit., p. 35-43.

⁷⁹⁶ *Dieu et le prochain, ou la Charité, méditations pour une jeune fille chrétienne*. [Précédé d'une dédicace à Nelly et Marie B*, signée Vve Monniot], Tours, A. Mame, 1857, 315 p.

⁷⁹⁷ Depuis Armand Mame (1776-1848), installé imprimeur-éditeur à Tours en 1796, la maison s'est spécialisée dans les livres de prix, d'étrennes, les livres religieux et surtout les missels ; cependant, dès 1836 l'Algérie apparaît dans un récit pour la jeunesse édité par Mame, au moment même où commence à se mettre en place la Bibliothèque de la jeunesse chrétienne ; la maison publiera plus tard des ouvrages comme *La France coloniale illustrée* (1887).

⁷⁹⁸ La maison Ruffet, qui reprend dans les années 1860 le catalogue Périsse, se désigne elle-même « Librairie catholique et classique ».

⁷⁹⁹ Promu par la hiérarchie catholique et répandu dans l'intelligentsia impériale par l'amirale Bruat et la famille Oudinot, mis en valeur après sa reprise par l'éditeur Régis Ruffet, le *Journal de Marguerite* devient un best-seller qui, par ses innombrables rééditions, assure aisance et notoriété à Victorine Monniot.

⁸⁰⁰ L'ouvrage de référence pour les citations est *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion*, Dix-neuvième édition, t. I et II, Paris, 1876, Librairie catholique Périsse frères.

⁸⁰¹ Olivier Lefranc, *Victorine Monniot auteure du Journal de Marguerite. Sa vie, son œuvre*, op. cit.

eux. Dès lors, le récit de Marguerite, « sorte de *Paul et Virginie* christianisé »⁸⁰², ancré dans la vie quotidienne, éveille la curiosité des enfants par la peinture d'une île Bourbon finement observée ; comme le public visé est un public enfantin, l'ouvrage prend souvent une forme didactique, accumulant les descriptions quasiment pédagogiques⁸⁰³, signalant le vocabulaire spécifique par des italiques, intégrant un certain nombre de vignettes, de qualité généralement médiocre, et d'illustrations. Tout en demeurant fort attrayant par l'évocation enchanteresse des paysages et de la luxuriance de la nature bourbonnaise, le discours simple et naïf de la fillette rencontre la réalité de l'esclavage.

L'esclavage va de soi

Certes, bien que rarement, l'esclavage peut être évoqué dans certains chapitres. Tantôt sur un mode déictique : « Etrennes aux Noirs ; Nombreuses castes ; Le camp des Noirs » ; tantôt accusateur : « L'esclavage est horrible » ; ou compassionnel : « Barabbé lépreux ». Mais l'esclavage est surtout l'arrière-plan obsessionnel de l'ouvrage : sur les 327 pages du récit bourbonnais, 150 vocables renvoient à l'esclavage : le mot esclave est employé 12 fois, esclavage, 1 fois, Noire(e), 97 fois, Nègresse, 20 fois, Nègre, 1 fois, domestique, 9 fois, Malais, 4 fois, Cafre, 3 fois, Yambane, 2 fois, Malgache, 1 fois : le monde servile est ainsi convoqué une page sur deux. Dès Paris, Marguerite avait pris contact avec l'esclavage à travers la présence de la « vieille négresse Babet », la *nénaine* de ses amies. A son arrivée à Bourbon, le fait servile est instantanément requis et construit par le regard de l'enfant sur le mode oppositionnel, puisque avant même de débarquer, Marguerite voit dans sa longue vue, sur le rivage, à côté des colons habillés de blanc, « des Nègres et des Nègresses » : ce monde en noir et blanc⁸⁰⁴ est celui dans lequel va se dérouler son existence.

L'esclavage est dès lors perçu – et rendu – comme une sorte d'évidence, faisant naturellement partie de la vie quotidienne coloniale : les esclaves sont là. D'abord ceux que l'on ne cesse de croiser parce qu'à tout moment de la journée, ils sont utilisés comme une armée de messagers⁸⁰⁵, pour des motifs importants ou futiles, rendant possible une communication continue entre les cellules blanches et libres de la société – et par là même, mais l'auteur ne s'en rend pas compte, entre ses cellules asservies, car de ce fait les esclaves ne sont pas isolés, mais en contact les uns avec les autres – ; ces messagers rencontrent les maîtres, discutent avec eux, circulent. Puis sont mentionnés ceux qui ne font rien d'autre qu'accompagner les maîtres oisifs, en particulier leurs enfants, dans leurs déplacements, à pied, à côté du palanquin, de la voiture, du cheval⁸⁰⁶. D'autres encore, seuls ou en petits groupes, semblent, selon l'auteur, divaguer dans la campagne : à l'occasion, ils donnent un

⁸⁰² Claude Savart, *Les catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux*, Paris, Beauchesne, 1985, 718 p., p. 130.

⁸⁰³ Sur la canne à sucre : « C'est la tige qui est la canne ; elle monte tout droit et très haut et elle est jaune quand elle est bonne à couper. Les feuilles sont d'un joli vert tendre ; elles sont minces et longues et retombent avec légèreté », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 114.

⁸⁰⁴ Madeleine Lassère, *Victorine Monriot ou l'éducation des jeunes filles au XIX^e siècle. Entre exotisme et catholicisme de combat*, op. cit.

⁸⁰⁵ Entre autres : « Elles ont reçu tantôt une lettre d'Albéric (...) que M. de la Caze a fait parvenir à ses nièces par un Noir qu'il a expédié aussitôt à Saint-Denis », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 77.

⁸⁰⁶ « Mais nous avions un Noir, qui courait à côté du cheval. Babet suivait le palanquin », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 55.

coup de main, sauvent même les enfants lors d'une traversée dangereuse. Enfin viennent les domestiques – il faut entendre les esclaves – au service des maîtres dont ils partagent la vie. Ces évocations décrivent un espace de vie où la présence des esclaves, diffuse, est permanente. L'esclavage ainsi esquissé est aux yeux de la fillette un fait essentiellement non carcéral, imprégnant une société tissée naturellement de fils libres et serviles, dont l'entrecroisement produit un tissu social sur la légitimité duquel, dans les circonstances de la vie quotidienne, on ne s'interroge guère.

Toutefois, ce regard placide et indifférencié s'affine progressivement en une sorte de constat superficiellement ethnologique. Marguerite perçoit peu à peu la diversité phénotypique et ethnique des esclaves : « Dans les commencements, je trouvais que tous les Noirs se ressemblaient et je ne pouvais en reconnaître un seul, ni une seule Nègresse (...) À présent, je vois qu'il y a des différences, ainsi, les Cafres ont une grosse figure plate et très noire, tandis que les Malais sont jaunes seulement, et ceux-ci ont des cheveux jolis et soyeux, tandis que ceux des Cafres sont comme de la laine frisée »⁸⁰⁷. On notera au passage que dans un univers servile où les Cafres représentent à peu près 50 % de la population et les Malais moins de 1 %, l'enfant, dans l'entourage du maître, voit autant de Malais que de Cafres !

La constatation des différences articule des préférences qui se construisent à partir de la couleur : on ne sera pas étonné de trouver sous la plume de Marguerite une espèce de répulsion instinctive – même si elle est combattue – pour les Noirs : « Je n'avais jamais vu un si tout petit enfant noir, mais vraiment ce n'est pas trop laid », dit-elle à propos d'un bébé⁸⁰⁸. Il faut d'ailleurs discerner dans cette affirmation plus une appréciation sur le niveau de développement que suppose implicitement l'esclavage, qu'une évaluation raciale au sens propre. Marguerite écrit ce que souligne à la même époque Courtet de l'Isle : « Plus le type de race est beau, plus la civilisation de cette race est avancée ; plus le type est laid, plus la civilisation est imparfaite »⁸⁰⁹. Sur le sujet, le jugement de Marguerite est d'ailleurs contradictoire : « Il y a des Cafres qui sont beaux »⁸¹⁰, ajoute-t-elle ailleurs, « ainsi, les Yambanes sont, je crois, les plus forts et les plus beaux de tous les Noirs et leurs femmes sont superbes »⁸¹¹, ce qui ne l'empêche pas de critiquer les scarifications que certains portent encore au visage, tout en amorçant une relativisation de son jugement : « Nous devons leur paraître bien laids, nous qui n'en avons pas ; mais c'est égal, j'aime mieux qu'il en soit ainsi »⁸¹².

Cette description évoque entre Blancs et Noirs des relations qui ne sont jamais conflictuelles⁸¹³, à l'inverse de celles qui existent entre les Blancs et les Mulâtres – les Libres de couleur –, quant à eux l'objet d'une féroce ségrégation sociale⁸¹⁴, que rien ne peut mettre en question, tant les Créoles voient en eux des

⁸⁰⁷ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 142.

⁸⁰⁸ Quant aux esclaves noirs, bien entendu, ils ne peuvent qu'admirer la beauté des Blanc(he)s : « On nous admire au contraire (...). On se récrie surtout sur notre teint », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 128.

⁸⁰⁹ V. Courtet de l'Isle, *Tableau ethnographique du genre humain*, Paris, 1849.

⁸¹⁰ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 142.

⁸¹¹ *Ibidem.*

⁸¹² *Ibidem.*

⁸¹³ « Marie s'est mise à rire et m'a dit qu'ici il n'y a jamais de peur à avoir ; son oncle est fort aimé des Noirs et l'on dort toujours toutes les portes ouvertes », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 109.

⁸¹⁴ « Marie et Jeanne (...) disent qu'on ne reçoit pas les mulâtres dans la société. Je leur ai demandé si c'est parce qu'ils sont mal élevés ou méchants ? – Marie m'a répondu que non ; qu'il y en a même de très bons et distingués qu'on verrait avec plaisir s'ils étaient blancs. – Mais, Marie (...) il doit y avoir des raisons. – Il y en a qui n'en sont pas (...) m'a

rivaux⁸¹⁵. À la même époque, pourtant, Théodore Pavier souligne combien ils paraissent peu menaçants⁸¹⁶. Certes, quelques maîtres peuvent être « cruels et barbares », mais Marguerite reconnaît : « Il n'y en a que deux ou trois à Bourbon »⁸¹⁷. Entre libres et esclaves, en effet, les relations apparaissent lissées et la paix sociale règne, car, selon l'analyse simpliste de Marguerite – écho des écrits de convention de Billiard, Lescouble, etc. – les maîtres, et surtout les maîtresses, sont angéliques⁸¹⁸, et les esclaves leur en sont reconnaissants. On chercherait d'ailleurs en vain des traces de punition, de châtement, de peines afflictives que les maîtres imposaient à leurs esclaves : le mot fouet n'apparaît jamais, ni le mot fers, ni les mots prison, geôle, etc. ; à deux reprises le mot battre, à une reprise le mot bloc, sont employés : « Ces commandeurs paraissent très sévères ; j'ai peur qu'ils ne fassent battre souvent les pauvres esclaves »⁸¹⁹ ; les esclaves marrons « furent saisis, garrottés et livrés à leurs maîtres, qui les firent battre et mettre au bloc et les rendirent plus malheureux que jamais »⁸²⁰. Si la fillette n'ignore pas l'existence des châtements physiques qu'elle réprouve, elle juge qu'ils font partie intégrante du fonctionnement de l'esclavage.

L'idée naïve que les esclaves ont une place naturelle dans la société, et la conception irénique des rapports qu'ils entretiennent avec les Blancs, sont illustrées par à la description du camp⁸²¹ « comme une petite ville et ses rues, toutes ces cases ayant leur petit jardin, et des sentiers qui conduisent d'une demeure à l'autre. Chaque famille a son habitation séparée : c'est-à-dire une cabane d'une pièce ou de deux » ; les cases pauvres, mais assez propres, sont précédées d'un « petit jardinet, planté de tabac, de brèdes, de piment, et même de quelques fleurs. Quelques Noirs ont des cochons ou des poules qu'ils élèvent et vendent à leur profit » : cette description un peu idyllique d'un camp d'esclaves, reproduisant en miniature les sociétés rurales, correspond sans doute au camp de l'habitation-sucrerie de Champ-Borne qu'a visitée Marguerite, mais n'est que très exceptionnellement corroborée par les actes que nos recherches nous ont amené à dépouiller⁸²².

L'esclavage est donc d'abord un espace social, une horizontalité, dont toute verticalité – celle des hiérarchies internes de l'esclavage, des rapports autoritaires maîtres/esclaves, de la révolte enfin – est exclue. Cette spatialité essentielle de l'univers servile permet l'intégration sociale immédiate de tout étranger, comme elle permet par cet étranger l'incorporation aisée du système servile, et Marguerite, dans la vie quotidienne, s'accommode fort bien de l'esclavage. D'autant plus, dit-elle, que

répondu Mademoiselle ; c'est un préjugé (...), *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 74.

⁸¹⁵ « Croirais-tu que c'est peut-être parce que les mulâtres sont en réalité nos égaux, qu'on s'efforce de les tenir à distance, car notre orgueil veut rester au-dessus d'eux ? », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 141. Voir également Michelle Cheyne, « Pyramond, ou les Créoles : L'articulation d'une hiérarchie des rôles raciaux sur la scène française sous la Restauration », *French Colonial History*, Michigan State University Press, Vol. 6, 2005, p. 79-102.

⁸¹⁶ « On y compte en tout à peu près 10 000 individus de couleur libres ; mais ils ne forment pas là comme aux Antilles, comme à la Nouvelle Orléans, comme au Brésil surtout, une classe à part, indépendante par caractère, souvent menaçante », Théodore Pavier, « L'île Bourbon. Sa situation actuelle », *Revue des Deux Mondes*, 1844/01, p. 409-447, p. 441.

⁸¹⁷ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 297.

⁸¹⁸ « Monsieur de la Caze est très-bon pour les siens, madame de la Caze aussi ; je crois même qu'elle est encore meilleure que son mari, puisqu'elle est femme », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 143.

⁸¹⁹ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 131.

⁸²⁰ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 297.

⁸²¹ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 151.

⁸²² Jean-François Géraud, *Des habitations-sucreries aux usines sucrières : la « mise en sucre » de l'île Bourbon. 1810-1848*, thèse pour le doctorat d'histoire, dir. Cl. Wanquet, décembre 2002, Université de La Réunion.

nul n'est responsable de l'esclavage, et surtout pas les Créoles qui « ont trouvé les choses établies de cette manière (...) ; beaucoup d'entre eux voudraient les voir changer ; mais il paraît que c'est très difficile »⁸²³ !

A quoi servent les esclaves ?

Les esclaves servent-ils à quelque chose ? Une telle question est légitime, tant est flou le témoignage de Marguerite sur les activités serviles et le fonctionnement économique de l'esclavage. Leur présence sans véritable objet – qui contredit ce que l'on sait de la dure exploitation qu'ils subissent – renseigne, il est vrai, sur le gaspillage occasionnel de cette main d'œuvre, sur sa faible productivité que soulignent tous les libéraux, sur le fait que le système servile est un maillage à larges trous, ne connaissant parfois d'autre rigueur que la violence épisodique du maître. Le rapport au travail, dans la bouche de l'enfant, n'est rien moins qu'ambigu : « Il [nous] faut garder les esclaves de madame Dumont, qui prétend que c'est l'obliger que de les occuper, parce qu'elle n'en a pas besoin pour son service et qu'ils ne feraient rien »⁸²⁴. Et de manière symptomatique, le mot travail, qui apparaît vingt-neuf fois dans l'ouvrage, n'est jamais mis en relation avec les esclaves, mais désigne la plupart du temps le « travail de classe », les devoirs, que doivent accomplir les enfants !

Bien qu'à l'époque plus de 70 % des esclaves, hommes et femmes, soient des Noirs de pioche, ces troupes d'esclaves n'apparaissent jamais, ni dans les champs, ni dans les plantations – mot au demeurant jamais cité, pas plus que le mot pioche. Si Marguerite mentionne une fois les « 200 Noirs » d'une habitation, sans préciser leur tâche, elle ne cite aucun esclave à l'ouvrage dans la cotonnerie, pourtant arrivée à maturité, ni dans les girofleries, mentionnées à deux reprises, ni dans les cafétérias, désignées neuf fois, où nul ne s'occupe de l'entretien ou de la cueillette. Et si la canne à sucre, qui fait désormais la richesse de l'île, est évoquée dix-neuf fois, aucun esclave ne la travaille ; Marguerite ne précise-t-elle pas, usant du passif, que les cannes sont coupées, et ne note-t-elle pas laconiquement que M. de la Caze « fait seulement planter des cannes », sans dire que ceux qui les plantent, les entretiennent, les coupent, les charroient, sont les esclaves⁸²⁵ ? Les esclaves à talent forment alors entre 15 et 20 % de la population servile. Or, non seulement le vocable n'est jamais employé, mais leurs principales professions, charpentier, maçon, forgeron, charretier, ne sont pas citées⁸²⁶. Le cas des esclaves techniciens, qui apparaissent à l'époque du fait de la mise en sucre de l'île, est emblématique : Marguerite, qui évoque à sept reprises la sucrerie et son activité⁸²⁷, dépossède ces esclaves de tout travail technique, car les machines semblent fonctionner seules : alors que les esclaves « vont et viennent », « les machines tournent ; le moulin broie les cannes, les énormes cuves se remplissent, et l'on y voit le sucre se faire pour ainsi dire sous nos yeux, puisqu'à force d'être cuit, il devient de plus en plus épais... »⁸²⁸ !

⁸²³ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 143.

⁸²⁴ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 189.

⁸²⁵ Jean-François Géraud, *Les Esclaves du sucre. Bourbon, 1810-1848*, CRESOI, Imp. Graphica, déc. 2008, 191 pages.

⁸²⁶ Seul un gardien est mentionné une fois.

⁸²⁷ Elle note seulement « les Noirs [étaient] encore à l'ouvrage, parce qu'on ne suffit pas à la besogne dans ce moment », *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 120.

⁸²⁸ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 168.

Seuls les esclaves qui vivent dans l'immédiate familiarité des maîtres voient leur profession identifiée. Ce peuvent être les colporteuses – des bazardières – qui arrivent « avec leur grande malle pleine de jolies marchandises et portée par des Noirs. Ces Nègresses qui sont de vraies dames et qui s'entendent fort bien à vendre sont fort aimables »⁸²⁹. Ce sont surtout les domestiques, les seuls en outre à avoir un nom et une identité : Palaya, le cuisinier malabar de Mme de la Caze, Phanor, le cocher « tout le monde a confiance dans ce beau Noir », et ceux qui sont mis à la disposition de Mme Guyon : Idalla, Suzette, Janvier, Presto. Ces individus bénéficient de la compassion de Marguerite : « Le cheval n'en pouvait plus, et le pauvre Sylvain donc ! C'est affreux de faire courir un homme comme un cheval ». À la veille de faire sa première communion, Marguerite fait le tour de ces domestiques et demande leur pardon : « Tous ces bons Noirs ont répondu très poliment qu'ils ne m'en voulaient pas du tout et même ils avaient l'air ému ».

Ainsi en règle générale, ni le travail, moins encore l'exploitation, n'apparaissent à l'enfant spectateur comme des caractères définitoires de l'institution servile ! Dès lors, nimbé d'une aura paternaliste, archaïque et chrétienne, l'esclavage n'est plus justifié par aucune nécessité économique revendiquée – à l'opposé du discours antiabolitionniste tenu à l'époque, y compris par les Francs Créoles. Paradoxalement, aucun obstacle ne s'opposerait donc en théorie à sa suppression, d'autant plus que par la Lettre apostolique du 3 décembre 1839 de Grégoire XVI (*In supremo apostolatus fastigio*)⁸³⁰, l'Eglise vient enfin de le condamner formellement. Cependant, la nature féminine de la narratrice semble l'écarter a priori de tout engagement formel, et plus encore, de toute action contre l'esclavage.

La médiation féminine

A l'adolescente Marguerite, l'auteur fait jouer le rôle conventionnellement dévolu à la femme, singulièrement validé dans la littérature coloniale. Sans doute en voit-on les prémices dans le discours mélioratif produit à propos des esclaves, en particulier dans les caractères héroïques que l'auteure leur reconnaît à l'occasion, comme lorsqu'ils sauvent les enfants, tels ces « bons courageux Noirs [qui] sont arrivés se tenant les uns les autres par la main, pour résister au torrent, et chantant ensemble une chanson créole pour s'exciter », plus loin « les bons Noirs tiraient, poussaient, criaient »⁸³¹, et « monsieur de La Caze donna de l'argent aux courageux Noirs que nous nous mêmes à remercier, du fond du cœur, ce qui les enchantait »⁸³² etc.

Conformément au mythe de la passive maîtresse de plantation, la femme se contente généralement d'un rôle d'intercesseur : c'est le cas, notamment, dans l'épisode de l'esclave lépreux, Barabbé. Cet épisode, l'un des pivots du récit, permet d'abord la mise en œuvre des vertus identifiées comme typiquement féminines dans

⁸²⁹ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 87.

⁸³⁰ « (...) Il en a existé, même parmi les fidèles, qui, aveuglés de façon infâme par le désir d'un lucre sordide, n'ont pas hésité à réduire en esclavage dans des contrées écartées et lointaines des Indiens, des Nègres ou d'autres malheureux, ou, en organisant et en développant le trafic de ceux qui ont été capturés par d'autres, à aider ceux là dans leurs agissements abominables (...). C'est pourquoi, désireux d'éloigner cette infamie si grande de tous les territoires des chrétiens, (...) en vertu de l'autorité apostolique, Nous avertissons tous les fidèles chrétiens, de toute condition, et Nous les conjurons instamment dans le Seigneur : que personne désormais n'ait l'audace de tourmenter injustement des Indiens, des Nègres et d'autres hommes de cette sorte, de les dépouiller de leurs biens ou de les réduire en esclavage (...) ».

⁸³¹ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 165.

⁸³² *Ibidem.*

la littérature du siècle, singulièrement la littérature chrétienne : la compassion, l'altruisme, la capacité à dispenser des soins – inversant le rôle de la « ménagère », cette épouse locale qui sait préparer pour les Européens les nourritures et les médecines, les soigne – ; mais la charité pratiquée peut n'être qu'une duperie : les vestes ou pantalons de toile bleue, les chemises de calicot et les fichus de couleur que le sucrier distribue aux hommes et aux femmes en les faisant passer pour des étrennes ne sont que ce que les règlements lui enjoignent de fournir à ses esclaves deux fois par an !

La femme étant ainsi comme le double inversé de l'homme et de sa brutalité, il n'est pas étonnant dans cette logique que l'épisode débouche sur la religion, considérée traditionnellement au XIX^e siècle comme l'apanage des femmes, et qui possède dans le domaine social une singulière vertu anesthésique. Les fillettes, en lieu et place des prêtres (le mot prêtre est cité 23 fois, mais ils sont au service des libres ; les missionnaires, cités 7 fois, ne prêchent qu'en Orient – l'un d'eux va même chercher le martyr au Japon !) amorcent donc l'évangélisation des esclaves, à laquelle les maîtres se sont longtemps opposés malgré l'action tard-venue de l'abbé Monnet ou du père Levavasseur, jusqu'à ce que cette évangélisation soit requise en 1845 par les lois Mackau. La réception de la parole chrétienne permet d'intégrer le réprouvé – ici l'esclave lépreux Barabbe⁸³³ – et la petite fille, future femme, loin de s'adosser aux valeurs chrétiennes pour rejeter l'esclavage, réalise au contraire l'appropriation du monde servile à la société des Blancs.

Le procureur Massot donnait en 1847 la caution de l'institution à ce rôle des femmes : « Les familles créoles ont en général beaucoup de soins pour les esclaves malades, et les filles de la maison s'en occupent avec sollicitude ; il n'est pas rare de les voir passer une ou deux nuits près d'un Noir ou d'une Nègresse en danger »⁸³⁴. Marguerite coupe assurément dans cette vision en précisant que Mme de la Caze « est encore meilleure que son mari [avec ses esclaves] puisqu'elle est femme »⁸³⁵.

Cette vision traditionnelle a toutefois été remise en question par certains travaux universitaires comme ceux de Sabine Broeck⁸³⁶, qui souligne au contraire la complicité implicite des femmes blanches dans l'oppression servile, singulièrement dans la banalisation du viol institutionnalisé par les hommes blancs. Le roman met d'ailleurs en lumière la contradiction qui existe dans le fait que la femme blanche, totalement privée de droits civiques dans sa propre société, se trouve néanmoins propriétaire d'autres êtres, dont elle dépend au demeurant pour élever ses enfants ! Une telle contradiction s'efface dans l'ouvrage car les maîtresses sont naturellement bonnes, ou parce que, comme répond Marie, qui n'a accepté un bébé noir de son oncle qui lui en faisait le présent qu'à condition de pouvoir l'affranchir⁸³⁷, « elle est décidée à n'avoir jamais d'esclaves et (...) si elle avait de la fortune, elle achèterait le plus de Noirs qu'elle le pourrait, afin de leur donner ensuite la liberté »⁸³⁸, le refus individuel se substituant à une hypothétique abolition institutionnelle.

⁸³³ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 118.

⁸³⁴ *Rapport de patronage* de Massot au procureur Barbaroux, janvier 1847, ADR 21 112-57-2-109, § 5.

⁸³⁵ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 143.

⁸³⁶ Sabine Broeck, « Gender Trouble in the Deep South : Women ; Race and Slavery », in Jean-Paul Rocchi (dir.), *L'objet identité : épistémologie et transversalité*, Cahiers Charles V, n° 40, juin 2006, 310 p.

⁸³⁷ Le don d'un esclave-enfant provoque un discours « féminin » évoquant son baptême, le choix d'un nom, et supposant les mêmes sentiments chez la mère esclave que chez une blanche, décontextualisant l'enfant de l'esclavage.

⁸³⁸ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion...* op. cit., p. 143.

L'envers du décor

Par bien des côtés cet esclavage lissé que décrit Victorine Monniot est un décor, qui permet la mise en évidence des éléments qui sont chers à l'engagement et au militantisme chrétien de l'auteur. À deux reprises cependant l'esclavage semble échapper par sa dynamique propre aux codes du *lifting* que lui applique l'auteur. « Le monde de la nuit », tel que le nomme le grand poète Boris Gamaleya, apparaît ainsi dans son inquiétante altérité.

D'abord dans le marronnage. Mais si Marguerite ne l'esquive pas, elle n'en parle qu'une fois, et de manière médiatisée, à l'occasion du récit de son marronnage par l'esclave Sana, désormais repris – et content de son sort⁸³⁹. Ce dérangeant marronnage est en outre édulcoré, d'abord par son rejet dans le passé : « Ces choses là n'ont pas été rares à Bourbon dans les anciens temps »⁸⁴⁰, note Marguerite – ce qui est d'ailleurs assez vrai, car à l'époque où Victorine Monniot séjourne dans l'île, la proportion d'esclaves marrons n'excède pas 0,5 % de la population servile⁸⁴¹ ; ensuite par son évacuation dans le fictionnel : « Je suis enchantée que *l'histoire* finisse de cette manière », conclut Marguerite.

Plus inquiétante est la fête des Noirs. Lors du bal du premier de l'an⁸⁴² auquel Marguerite assiste de loin, les esclaves manifestent une joie violente, non celle qu'a programmée le maître par son offre de viande et de vin, mais une joie énigmatique, angoissante : « Dans l'après-midi du Jour de l'An, les Noirs ont organisé un bal. Ah ! Ma chère Berthe, tu aurais eu une fameuse peur, si tu avais vu ce spectacle-là ! On aurait dit des démons (...) Monsieur de la Caze leur avait donné de la viande, pour se régaler tous par un bon dîner ; et puis une barrique de vin (...) Des fenêtres de la salle à manger, nous apercevions cette grosse masse noire, qui s'agitait, qui sautait, qui courait ! Et nous entendions des cris, qui ressemblaient à des hurlements ». Ainsi Marguerite perçoit-elle immédiatement l'altérité fondamentale des Noirs qu'elle a émoussée jusque là : « Il y avait surtout, au milieu des autres, un grand Noir, que je n'aimais pas à regarder ; il s'était mis sur la tête une espèce de diadème de plumes et tenait à la main une queue de cheval, qu'il remuait dans tous les sens, peut-être pour diriger les danses, car je pense qu'il était le roi de la fête. Ah ! Je vois encore cette figure et les gros yeux qu'il roulait, en se dandinant et en montrant ses grandes dents blanches, quand il riait »⁸⁴³. Marguerite éprouve une fascination/répulsion pour cette démonstration d'une joie violente qui est celle de la culture retrouvée, et non celle de l'acculturation. Le filtre du christianisme efface-t-il cette étrangeté ? « (...) J'aime les Noirs, puisqu'ils sont aussi mes frères et mon prochain. C'est un peu étonnant que des frères ne soient pas tous de la même couleur (...) »⁸⁴⁴.

** ** *

Si le point de vue de l'enfant qu'est Marguerite n'étudie pas la question de l'esclavage, condamné au passage en de naïves réflexions : « Ce qui est très mal,

⁸³⁹ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 297.

⁸⁴⁰ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 297.

⁸⁴¹ Autour de 300 marrons.

⁸⁴² *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 144 sqq.

⁸⁴³ *Idem*, p. 145.

⁸⁴⁴ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 142.

c'est que des frères vendent leurs frères (...) comme c'est l'habitude ici, puisque tous les Noirs sont esclaves. Oh ! C'est horrible et j'en suis révoltée »⁸⁴⁵, il autorise une présentation du monde servile globalement euphémisée, sans doute conforme aux représentations de la mauvaise conscience occidentale. Il permet aussi un parallélisme étroit entre l'esclavage, temps d'exil sur cette terre dans l'attente d'une problématique liberté, et la vie sur terre, elle-même exil aux yeux d'une petite fille habitée par un christianisme doloriste, dans l'attente de la vraie vie. Il n'y a pas plus de félicité sur terre pour Marguerite que pour les esclaves, le ciel vaut bien mieux, et la fillette et ses amies, qui ne peuvent combattre l'esclavage comme institution, tentent de l'adoucir en ménageant un contact entre les esclaves et le ciel par l'évangélisation : ce « livre de passion, de folie autorisée par le nom de Jésus »⁸⁴⁶ invite les esclaves à fuir dans la religion un présent haï, comme il est de coutume dans la littérature catholique du temps. Qui mieux que les esclaves pourraient partager cette « pastorale de la peur » qui laisse néanmoins une place à la contemplation de l'amour divin⁸⁴⁷ ? L'esclavage permet ainsi à Victorine Monnot, qui se veut *écrivain catholique*, d'exprimer son engagement religieux : « Je n'ai jamais tracé une ligne qu'avec la pieuse ambition de contribuer au bien des âmes ».

Cependant, le livre est écrit dix ans après l'abolition de 1848, et sa présentation de l'esclavage est aussi programmatique en un autre sens. Le monde servile mis en récit, dans son apaisante contiguïté avec le monde des Blancs, n'est-il pas la prophétie du monde des affranchis, à qui l'adhésion massive à la religion chrétienne devrait permettre d'intégrer l'espace social et de s'y faire admettre à égalité avec les Blancs, autorisant une accession à la citoyenneté, et donc l'exercice éventuel d'un droit de vote, moins dommageables pour les possédants ? Mesurera-t-on dès lors l'impact de représentations dont la validité est garantie par une expression enfantine sur un lectorat féminin, et leur rôle dans l'incorporation de schémas coloniaux, quand l'on saura que l'ouvrage a été réimprimé 158 fois, et qu'il a été tiré approximativement à 500 000 exemplaires ?

*Jean-François Géraud est Maître de Conférences agrégé en Histoire contemporaine
jfgeraud@wanadoo.fr*

⁸⁴⁵ *Le Journal de Marguerite ou les deux années préparatoires à la première communion... op. cit.*, p. 143.

⁸⁴⁶ Francis Marcoin, *Librairie de jeunesse et littérature industrielle au XIX^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2006, 893 p., p. 496.

⁸⁴⁷ Claude Savart, *Les Catholiques en France au XIX^e siècle. Le témoignage du livre religieux, op. cit.*